

Le grand comédien Jacques Weber prépare un nouveau spectacle solitaire pour l'Octogone de Pully, après avoir brillé au dernier Festival d'Avignon. Il se confie.

«J'ai 70 ans. Quelque chose de plus vaste m'habite...»

JEAN-JACQUES ROTH

jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

Il a tout eu. Dom Juan et Bel Ami, Monte Cristo et Tartuffe. Il a dirigé des théâtres, tourné un nombre incalculable de films et de dramatiques. Pour tous, Jacques Weber est le géant d'un théâtre à l'ancienne, belle gueule et grande voix qui ont fait sonner haut Hugo comme Shakespeare. Et Cyrano surtout, cette pièce qui lui colle à la peau, où il fut triomphal dans la mise en scène de Jérôme Savary avant de jouer plus tard le comte De Guiche dans le film de Jean-Paul Rappeneau, face à son ami Gérard Depardieu dont il aime chanter le génie.

Mais à 70 ans, cet été, il s'est remis en jeu au Festival d'Avignon dans une pièce sortant de la zone de confort à laquelle le public l'a assigné. Père tyrannique dans la lourde «Architecture» de Pascal Rambert, en compagnie d'une pléiade de comédiens cinq étoiles, il étourdissait par un premier monologue immense, furibard, vomissant l'un de ses fils qui subissait l'humiliation sans broncher, avant que la révolte gronde et que la famille tout entière se disloque.

La critique n'a pas été tendre avec ce spectacle d'une longueur indigeste, mais Jacques Weber en garde un souvenir «profond, heureux, durable». Il a aimé défier et finalement apprivoiser la mythologie de la Cour du Palais des Papes, ce monument de la mémoire théâtrale française, où il faisait ses premiers pas. «Une des plus belles expériences de ma vie», dit-il aujourd'hui, alors qu'on le questionne sur cette aventure encore chaude, quelques semaines avant qu'il revienne en scène par la porte de l'Octogone de Pully pour une seule soirée, avec un spectacle solitaire conçu sur mesure.

Au patriarcat qui érucitait dans la nuit d'Avignon, a-t-on eu raison de superposer l'image de son propre père dont il a toujours dit qu'il l'avait méprisé autant qu'il l'avait aimé, «le mépris faisant admettre l'amour, l'amour faisant admettre le mépris»? Ou était-ce lui-même, l'homme de gauche, l'indigné perpétuel, qu'il fallait scruter dans ce Guépard à la renverse qui voit un monde s'écrouler? Au téléphone, dans son appartement parisien, voix de violoncelle et toux persistante, il répond.



Jacques Weber en père tyrannique dans «Architecture», avec Marie-Sophie Ferdane, au Festival d'Avignon cet été.

«Lorsqu'on entre dans de belles aventures théâtrales, une partie de soi-même trouve forcément à faire son nid, pour s'exprimer et se faire aimer. L'image de mon père était sans doute présente dans mon travail, mais si c'est le cas, ce n'était pas consciemment. De toute manière, j'ai beaucoup de mal avec ce que j'appelle le psychanalysme (à ne pas confondre avec la psychanalyse, pour laquelle j'ai beaucoup de respect). Je veux parler de cette tendance à tout vouloir banaliser en revenant sans cesse à la relation aux parents, à l'Œdipe. C'est plus complexe. Dans l'élaboration d'un rôle, il y a tous les ricochets, toutes les ondes de la vie, qui remontent à l'univers familial mais aussi aux lectures, aux expériences... C'est tout cela qui me constitue.»



«Le danger du théâtre, cette trouille dans les coulisses et cette renaissance une fois sur le plateau, j'ai toujours adoré ça»

Jacques Weber, comédien

Et vous, comme père?

Oh, moi, je suis à l'opposé de cela! Mes enfants, unanimement, disent que je suis un grand enfant. Je ne sais pas si je dois y entendre une critique ou un compliment... Peut-être auraient-ils aimé l'image d'un père plus conventionnel, après tout. En attendant, mon côté très enfantin, naïf, curieux de beaucoup de choses, très emporté contre l'injustice, comme le serait un jeune homme, tout ça a dû leur donner des points de repère. Je leur ai donné non pas la réussite mais le désir comme valeur cardinale. Rien de pire que ces jeunes gens qui font de brillantes études pour se retrouver en cravate derrière des écrans d'ordinateur.

Votre carrière, à vous, a toujours suivi votre désir?

À peu de chose près, oui. Bon, en cinquante-cinq ans, j'ai bien dû faire quelques concessions. Il fallait faire manger une famille. Mais je ne regrette rien. Au théâtre, même dans les aventures moyennes, on garde le bonheur d'être au présent. Louis Jouvet disait: «Au théâtre on joue, au cinéma on a joué.» Ce rendez-vous quotidien le soir, ce danger, cette trouille dans les coulisses et cette renaissance une fois sur le plateau, cette chaleur qui vous embarque, j'ai toujours adoré ça.

Et le cinéma, où on s'est toujours demandé pourquoi votre carrière n'avait pas connu le même accomplissement que sur scène?

Il est vrai que j'ai rarement ressenti la sensation de ce bonheur devant une caméra. Du coup, j'ai souvent privilégié le théâtre dans mes choix. Je dois aussi à la vérité de dire que je n'ai pas suscité le désir de grands metteurs en scène avec qui j'aurais voulu tourner. C'est la vie.

Vous avez dit un jour que vous jouiez trop «théâtre» pour le cinéma.

En effet. J'ai peut-être eu des maladresses au cinéma, liées à une théâtralisation excessive. Cela dit, quand je me revois aujourd'hui - j'ai récemment eu l'occasion de le faire pour un travail d'écriture - je trouve que j'ai été trop critique. Je suis pourtant monstrueusement sévère avec moi-même, mais il y a des choses vraiment bien. Je pense à Monte Cristo pour



Jacques Weber: «Longtemps, j'ai préféré les racines aux bourgeons. Aujourd'hui, j'ai envie d'aller voir le théâtre contemporain.»

Francois Berthier/Contour/Getty

la télévision, à Bel Ami... Et je ne parle pas de la formidable aventure de Cyrano de Bergerac, embarquée par Depardieu et toute une équipe vertigineuse, où je jouais De Guiche après avoir moi-même été Cyrano sur les planches...

«Cyrano de Bergerac», c'est la pièce majeure, le pivot de votre carrière?

Forcément, le public l'a voulu ainsi. C'est le héros populaire le plus populaire en France, le plus aimé. Sartre disait que c'était la seule pièce connue du ministre et de sa bonne. C'est d'ailleurs assez troublant. Pourquoi un tel succès? La réponse n'est pas si simple. «Cyrano de Bergerac» est aussi une apologie de l'échec. J'ai eu la chance d'être le premier à le jouer après la libération des droits, qui appartenaient à la Comédie-Française, dans la mise en scène naïve et féerique de Jérôme Savary, qui était un génie du spectacle. On jouait dans un théâtre de 1700 places, le Mogador. Ça venait consacrer un rêve d'enfant et ça a forcément marqué ma vie. Très positivement mais aussi d'une manière assez douloureuse, car j'ai perdu ma voix au cours des représentations. Sans doute par épuisement. Je jouais avec une voix en arrière, c'était impossible. Mais au moins j'ai été forcé de découvrir d'autres ressources que celle de la formidable aisance vocale que j'avais à l'époque. Il m'a fallu aller chercher très loin pour exister en scène et tenir le plateau. C'était un mal pour un bien, finalement.

C'est à cause de Cyrano qu'on vous associe à des formes de théâtre populaire, lyrique, hugolien?

Lorsqu'une image s'impose dans le public, c'est qu'il y a quelque chose de vrai. Ma façon d'être le beau jeune homme, puis le garçon plus... imposant que je suis devenu, a façonné quelque chose de hors normes. Et mes choix m'ont orienté vers les premiers rôles héroïques, vers les grands classiques. Pendant longtemps, j'ai été plus intéressé par les racines que par les bourgeons. Aujourd'hui c'est plutôt l'inverse. J'ai envie d'aller voir le théâtre contemporain, désormais.

La belle gueule, ça a été une grâce ou une malédiction?

C'était ma réalité. Vous savez, on ne devient que ce que l'on est. Il ne faut pas essayer de se mettre des talonnettes dans l'existence. L'histoire d'une vie consiste à trouver l'harmonie dans un monde en constant déséquilibre. C'est toute la thématique de l'ordre et du désordre qu'on trouve chez Shakespeare et chez Molière. Le premier, dans ses pièces, rétablit l'ordre dans le désordre, le second introduit le désordre dans l'ordre. Mais c'est la même tension. La vérité est entre Molière →

→ et Shakespeare. Il ne faut jamais vouloir laver plus blanc que blanc. Sinon, c'est l'intégrisme, quelle que soit la religion. Le mysticisme me fascine, mais les religions me font peur. Ce sont quand même elles qui ont le plus foutu la merde dans le monde. Pour ma part, je préfère être du côté de la question que de la réponse. J'aime de plus en plus le bouddhisme. Cette forme de sagesse m'attire.

Vous êtes un quêteur intranquille ou serein?

J'ai 70 ans, ça commence à compter. J'ai connu les maladies, traversé pas mal de tempêtes. Quelque chose de plus vaste m'habite, maintenant. C'est Prévert qui disait: «Le temps d'apprendre il est déjà trop tard.» Je n'ai pas la nostalgie des grandes folies de ma jeunesse. Là, je touche à quelque chose de l'ordre du silence. Je suis dingue de Beckett, de sa science chirurgicale du langage. Dans sa dernière pièce, il a terminé sur le silence. Il nous a appris que les mots sont des trous dans le silence.

Aujourd'hui, vous êtes libre de jouer ce que vous voulez. Que faites-vous de ce privilège?

J'ai la chance énorme de recevoir beaucoup de propositions et de pouvoir susciter des projets. Je suis un homme parfaitement heureux, tran-



Jacques Weber interprétant «Cyrano de Bergerac», mis en scène par Jérôme Savary en 1983. Jacques Loew/AFP

quille. Et puis il y a le silence de la journée, de la nuit, qui s'épaissit. Dans le bon sens. J'adore de plus en plus marcher longtemps, rêver.

Qu'allez-vous jouer dans votre «Rencontre particulière» à l'Octogone de Pully?

J'aime beaucoup cet endroit, j'y suis venu souvent. J'ai dit oui à Yasmine Char (*ndlr: la directrice du théâtre*) sans savoir ce que je ferais. Je vais m'autoriser des petits bonheurs que je vais avoir envie de partager avec vous. Des textes que j'ai déjà abordés, d'autres que je n'ai pas encore dits en scène. Des grandes rencontres que j'ai pu avoir dans ma carrière et des découvertes. J'ai été le premier à pratiquer ce type de seul en scène avec un mélange de textes lus, de textes joués et d'impros, qui sont comme des cadences en musique. Pour l'Octogone, j'ai envie de trouver encore une autre formule. Ça n'aura rien à voir avec les spectacles solitaires que j'ai donnés jusqu'à présent. C'est une date importante pour moi. Un moyen de tenter des choses qui m'amèneront peut-être à une nouvelle forme de spectacle.

À VOIR

«Rencontre particulière», Octogone de Pully (VD), le 31 octobre à 20 h 30.